

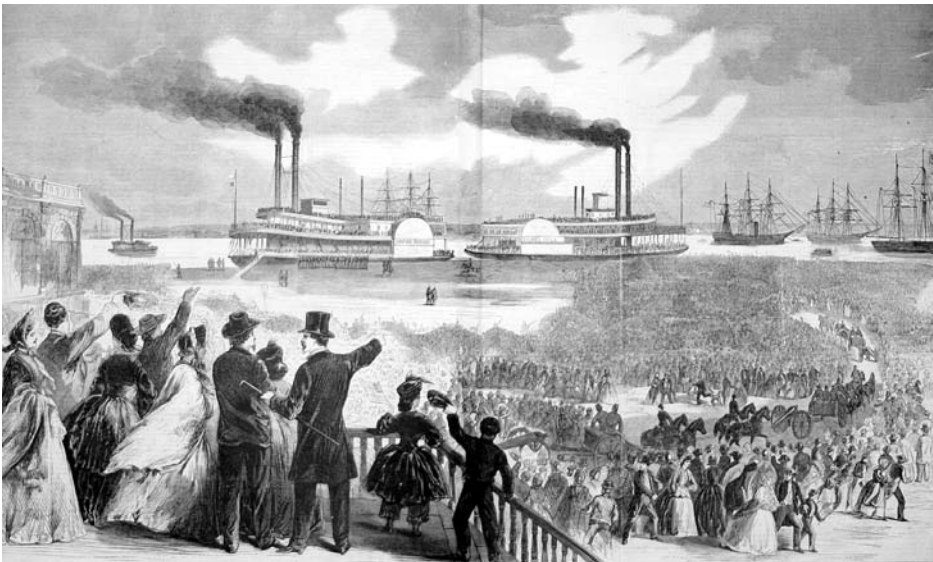
Lettre de la Nouvelle-Orléans (Réflexions reclusiennes sur un désastre non naturel, 11 octobre 2005)

John Clark

John Clark, n'ayant pu participer à la conférence consacrée à Élisée Reclus qui se tenait à Milan les 12 et 13 octobre 2005, du fait des dégâts causés par l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans, envoya le texte suivant aux participants.

Chers amis, pour compenser mon absence, j'ai décidé de vous adresser ma contribution sous la forme de quelques réflexions que je me suis faites récemment sur ce qui s'est passé ici, à La Nouvelle-Orléans.

J'étais à Dharamsala, en Inde, à la fin du mois d'août, lorsque j'ai entendu qu'un ouragan d'importance majeure se rapprochait de la Nouvelle-Orléans. Je m'y trouvais avec l'Association Himalayenne de Louisiane (groupe auquel j'appartiens et qui travaille avec les réfugiés tibétains), enseignant l'anglais et faisant des projets pour des programmes futurs à l'intention de mes étudiants de la Nouvelle-Orléans.



L'ironie du sort a voulu que je découvre qu'il me fallait quitter la communauté de réfugiés tibétains pour retourner à ce qui était devenu en soi une cité de réfugiés. Quand je suis arrivé chez moi, j'ai trouvé une ville aux rues désertes, des arbres abattus, éparpillés partout, des voitures abandonnées, des maisons ravagées par l'inondation, et un silence macabre. Depuis, j'ai participé au nettoyage de mon quartier avec plusieurs organisations de base dans la cité. Au cours du mois écoulé, la ville a lentement commencé à réapparaître, comme cela fut symbolisé le dimanche par un cortège funéraire escorté par une fanfare de jazz à travers la ville – ceci pour la première fois depuis l'ouragan.

Les réflexions qui suivent sont quelque peu dans l'inspiration d'un *New Orleans Function* – pleurant sur notre tragédie collective mais proclamant aussi notre commun espoir. Je crois que ce défilé correspond fortement à l'esprit de Reclus, qui sera fréquemment cité ici. De fait, si Reclus, en dépit de toute sa prescience sociale et écologique, n'a pas prédit avec un siècle d'avance le désastre causé par l'ouragan Katrina, je pense que vous conviendrez que beaucoup de ses analyses ont un caractère prophétique, tant en relation avec cet événement particulier qu'à propos de l'état du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Reclus prophète

Écrivant au milieu du XIX^e siècle durant son séjour de deux ans en Louisiane, Reclus commenta ainsi les conditions écologiquement précaires de la ville de Nouvelle-Orléans : « Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grandes sécheresses, d'un ou deux mètres, pour rencontrer l'eau vaseuse ; aussi la moindre pluie suffit-elle à inonder les rues, et quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et en lagunes. Des machines à vapeur fonctionnent presque sans relâche pour débarrasser la Nouvelle-Orléans de ses eaux stagnantes et les déverser, au moyen d'un canal, dans le lac Pontchartrain, à quatre miles au nord du fleuve. » Il note : « Les quartiers éloignés du Mississippi sont élevés de quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de la mer, et les demeures des hommes n'y sont séparées des vasières à crocodiles que par des égouts d'eau stagnante et toujours irisée. »

Depuis l'époque de Reclus, la ville s'est étalée très au-delà des levées naturelles du Mississippi et des terre-pleins ou terrains plus élevés sur lesquels elle fut d'abord édifiée. Une grande partie se situe maintenant bien au-dessous du niveau de la mer – parfois à trois mètres en dessous ou davantage. À mesure que la ville s'est agrandie, elle s'est étendue vers des aires de plus en plus inondables, et le travail de pompage de l'eau est devenu toujours plus difficile – voire impossible, comme on le sait maintenant ! De plus, la destruction des forêts côtières de cyprès et l'érosion massive de la côte (qui atteint par an 40 ou 50 miles carrés, soit environ 100 à 130 km²) ont eu pour résultat non seulement la disparition d'une nature fort belle mais aussi l'élimination des barrières protectrices naturelles de la cité contre la force destructrice des ouragans.

Reclus remarque que les despotes de l'histoire ont « placé des villes en des endroits où elles ne seraient point nées spontanément, » de sorte que « fondées en des lieux contre nature, elles n'ont pu se développer qu'au prix d'une énorme déperdition de forces vives ». Aujourd'hui, dit-il, cette urbanisation « non naturelle » n'est plus causée

par des tyrans fous mais plutôt par le despotisme du marché : par « de grands capitalistes ou spéculateurs, présidents de syndicats financiers ». Notre « métropole dénaturée » (ainsi qu'un livre de géographie l'a qualifiée à juste titre) a grandi de manière irrationnelle et anti-écologique, résultat de la tyrannie du capital, de ses diktats impérieux de profit, de croissance, de développement et d'exploitation aveugle et opportuniste.

Les médias locaux ont fait chorus pour affirmer que le véritable potentiel de destruction d'un ouragan majeur n'a été perçu ni par les politiciens et les autres principaux décideurs, ni même par la population dans son ensemble. En somme, personne n'a compris et personne ne nous a vraiment avertis. Nul n'est vraiment coupable parce que tout le monde est également coupable.

Nous sommes pourtant très loin de la vérité. Des écrivains environnementaux comme John McPhee et Christopher Hallowell ont abondamment mis en garde sur l'arrivée du désastre ; des séances officielles ont été tenues dans lesquelles ses détails ont été discutés, et même les médias populaires ont fini par dire leur mot, occasionnellement. Les militants écologiques – certainement les plus radicaux et les plus politiques, carrément écartés et souvent de manière méprisante par les obséquieux médias dominants – ont sans cesse souligné les dangers de l'étalement urbain inconsidéré, de la déforestation et de l'érosion côtière ; ils ont mis en évidence les effets aggravants des modifications climatiques globales, avec pour conséquence vraisemblable l'accroissement de l'activité et de l'intensité des orages et la montée du niveau de la mer ; et ils ont appelé à un changement immédiat d'orientation. Ces prétendus prophètes de malheur ont maintenant démontré qu'ils étaient les vrais réalistes, car cette année a déjà vu le second plus grand nombre d'orages tropicaux de l'histoire, et au moment où ces lignes sont écrites, la saison n'est pas terminée.

Il y a un siècle et demi, Reclus avait vu ces forces sociales destructrices à l'œuvre et il en avait suggéré les conséquences possibles. Il observa que « parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière ». Il cite parmi les maux qui ont mené à un tel résultat le fait que « la plupart des nations... abattaient les forêts, faisant tarir les sources et déborder les fleuves ». Dans un autre passage révélateur, il traite de l'« harmonie secrète » qui existe entre l'humanité et le monde naturel, et il avertit que « lorsque les sociétés insouciantes se permettent d'interférer sur ce qui crée la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par le regretter ».

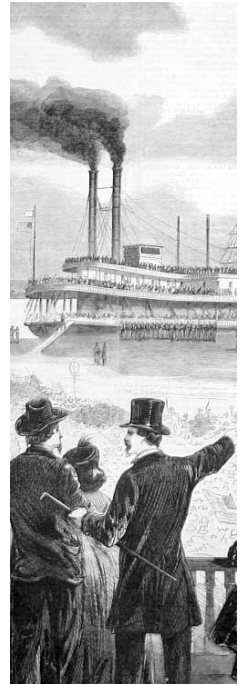
Ce qu'elles en viennent à regretter se nomme « désastre ». Comme dans le cas de Thanatos en général, la catastrophe est la Chose qui hante tout le monde : la Chose à laquelle on a passé toute sa vie à penser... pour ne pas y penser. Reclus était frappé par le fait que la Nouvelle-Orléans soit une ville harcelée par le désastre. Et il était perplexe devant l'apparente complaisance de ses habitants face aux calamités ininterrompues et aux catastrophes occasionnelles. Peu après son arrivée, il fut choqué par une des épidémies de fièvre jaune qui périodiquement tuait une grande partie de la population de la ville. Mais ce qui lui fit une plus grande impression au moment de son arrivée, ce furent les feux spectaculaires qui frappaient continuellement la cité et, en fin de compte, détruisirent presque toute l'architecture qui remontait au XVIII^e siècle. « À la Nouvelle-Orléans... la perte totale causée par les incendies équivaut à la perte due aux sinistres de même nature dans toute l'étendue du territoire français. »

Il était sidéré que la Nouvelle-Orléans, cité de 200 000 habitants à l'époque, puisse avoir à elle seule l'équivalent de la moitié des destructions par incendie que connaissait son propre pays, avec ses dizaines de millions d'habitants.

Reclus était aussi stupéfait par l'incessante et terrible perte en vies humaines le long du fleuve. Il observe que « sur le Mississippi, depuis la construction du premier bateau à vapeur jusqu'à nos jours, plus de quarante mille personnes ont été brûlées ou noyées par suite d'accidents de tous genres : explosions, collisions ou incendies : c'est une moyenne de mille victimes par an ». Un des passages les plus saisissants de son *Voyage à La Nouvelle-Orléans* est sa description d'un incendie sur le fleuve, au cours duquel sept grands navires furent consumés d'affilée par les flammes et détruits.

La Nouvelle-Orléans a continué à vivre avec le désastre et la menace de catastrophes, en même temps qu'avec une prédisposition constante à penser l'impensable – en refusant obstinément de l'envisager. Comme il a été dit, certains échelons de la société savaient depuis longtemps qu'un puissant ouragan frappant la cité, ou qui en serait proche, produirait un désastre majeur, voire la destruction de la ville. En 1965 l'ouragan Betsy, relativement grave, causa une dévastation et une inondation massives, ainsi qu'un certain nombre de morts dans et autour de la ville ; et il entra dans la légende locale. Au cours des quarante années suivantes, les conditions propices à une catastrophe n'ont fait que s'aggraver. Quelques rares voix ont bien crié dans le désert, mais elles étaient si faibles que peu de gens les perçurent. Les autorités locales et les médias ne discutèrent qu'occasionnellement du cataclysme à venir et ils exercèrent peu de pression en faveur de mesures préventives adéquates. Des demandes pour un accroissement des subventions contre la protection des ouragans furent présentées, mais aussi bien le Congrès américain qu'une administration « fiscalement conservatrice » purent négliger le problème en toute quiétude et financer plutôt des aventures impérialistes, du fait de l'absence de réclamations de la part de victimes apparemment consentantes à des catastrophes imminentes.

Un autre phénomène qui consternait Reclus était le niveau de crime et de violence dans la Nouvelle-Orléans, déjà avant la Guerre de Sécession. Il dit qu'il n'existait qu'une ville de l'Ouest sauvage apparemment plus sanguinaire, mais qu'hormis celle-ci la Nouvelle-Orléans était insurpassée. « Les veilleurs de nuit sont beaucoup trop peu nombreux pour être d'une sérieuse utilité dans la prévention des sinistres... Les grands criminels ne se laissent guère arrêter que lorsque, enhardis par de longs succès, ils ont l'audace de tuer en plein jour. Chaque année, il se commet plusieurs centaines de meurtres complaisamment enregistrés par les journalistes, mais rarement poursuivis par les juges. Cependant le débordement d'iniquités est tel que, malgré l'insouciance de la justice, on opère plus de 25 000 arrestations par an. » Les sudistes nostalgiques, qui agitent les drapeaux de



la Confédération, fantasment encore sur un Vieux Sud tout de magnolias et de *mint juleps*, plus que de meurtres et de voies de fait. Fort heureusement, nous avons Reclus pour nous remémorer les racines profondes de notre héritage de violence, lequel est enraciné dans de longues traditions de racisme, de conservatisme complaisant et d'injustice sociale.

Chaos et rumeurs

Nos traditions continuent. Il y a encore aujourd'hui plusieurs centaines de meurtres par an à la Nouvelle-Orléans – la pire des années en connut quatre cents – et aussi un taux également astronomique d'autres crimes. Il n'est donc pas tout à fait surprenant que dans le chaos consécutif à Katrina il y ait eu une éruption de crimes et de violences. Des gens du monde entier furent choqués par les scènes de pillage généralisé dans la cité, après la tempête, puis par des histoires de désertion massive de la police, ainsi que par sa participation massive au pillage et au vol.

Quelques Néo-Orléanais furent peut-être choqués, mais aussi plutôt amusés par les scènes de foules charriant des rayons entiers de marchandises des magasins, sous le regard de la police, ou encore par des récits selon lesquels on avait tiré sur un hélicoptère militaire, par les rumeurs que l'un des principaux centres commerciaux avait été vidé et ensuite totalement brûlé. Beaucoup de Néo-Orléanais éprouvent une sorte d'orgueil pervers à la pensée que « quasiment n'importe quoi peut arriver ici », et les histoires extrêmes et bizarres de ce désastre entretinrent ce sentiment.

D'autres semblaient emportés dans des hallucinations paranoïaques, comme dans le cas de ces histoires délirantes de centaines de victimes tuées à coups de fusil et empilées dans le Superdome. Le bureau des Coroners rapporta qu'en réalité nul n'y avait été tué. Un ami résidant dans un beau quartier de la ville fit passer la rumeur (sans doute l'effet de quelque désir secret de ses voisins) que six cents pilleurs avaient été abattus par la police.

D'autres histoires ne pouvaient susciter qu'une horreur sans bornes, comme les récits de viols de femmes piégées dans la ville par la tempête, ou de vieux qu'on avait laissés se noyer sans secours. Il a été rapporté que la grande majorité du millier de victimes avaient soixante ans ou davantage. Un ami propagea l'histoire déchirante qu'il avait dû patauger avec de l'eau jusqu'à la poitrine à la recherche d'un terrain élevé, qu'il avait vu des corps flottant sur l'eau, des drogués qui poussaient sur les eaux de l'inondation une petite piscine d'enfant et se relayaient pour se shooter pendant que les autres poussaient la piscine.

La grande majorité des gens acceptèrent le fait que les biens de première nécessité devaient être emportés des magasins et consommés – mais le mauvais côté du système de libre entreprise se



révéla avec le pillage effréné de biens de consommation suivi de leur revente. Ceci se poursuivit par un pillage légal, lorsque le prix fort devint la norme pour des questions essentielles comme les réparations urgentes de toits, et les grandes sociétés ratissèrent des profits soudains grâce à des contrats juteux à travers des petits sous-traitants sous-payés et travaillant sans relâche.

La Nouvelle-Orléans a reçu, entre autres épithètes, ceux de « Big Easy » (« La Grosse Tranquille ») et « the City that Care Forgot » (« la Ville sans Souci »). Tous deux reflètent cet amour du plaisir, cette insouciance, cet hédonisme caractéristique de la ville. Tandis que d'autres adoptent des slogans tels que « Fiers d'y résider », les autocollants des pare-chocs proclament, à la Nouvelle-Orléans, « Fiers de se traîner jusqu'à la maison ». Ceci est, bien sûr, une référence au culte de la ville pour les excès d'alcool, trait que Reclus observait au XIX^e siècle. Il déclarait qu'il n'avait jamais vu autant de bars par habitant : « Plus de 2500 tavernes, toujours remplies de buveurs, offrent sous forme d'eau-de-vie et de rhum un aliment aux passions les plus violentes. » En ce domaine, la Nouvelle-Orléans a changé nettement. Les passions des clients de bars et de boîtes de nuit ne sont plus entretenues par l'alcool et le rhum, mais plutôt par la bière et le whisky, ainsi que par un grand assortiment de drogues obligeamment proposées. Inutile de dire que, parmi les rares entreprises à rouvrir dans les semaines qui suivirent l'ouragan, il y eut un certain nombre de bars – et qu'en dehors des services de nettoyage postérieurs à l'ouragan, ceux-ci semblent constituer la principale forme de commerce de la ville six semaines après le désastre.

Le maire de la Nouvelle-Orléans a déclaré il y a quelques jours qu'il serait nécessaire que les décideurs « se dégagent des idées conformistes » pour que la cité réussisse sa guérison. Il fit valoir ensuite que le moyen de ce rétablissement consisterait à s'appuyer sur le tourisme et le commerce maritime – ces industries précisément dont la ville a presque exclusivement dépendu tout au long du siècle passé. Sa seule idée légèrement novatrice était de construire davantage de casinos où les touristes pourraient faire des paris, puisqu'ils ne disposaient jusque-là que de deux établissements dans le centre et de quelques-uns dans les banlieues. Mais assez parlé de l'ouverture d'esprit de Monsieur le Maire.

L'espoir désespéré que le maire entretient de voir prospérer les fortunes de la cité grâce aux paris sur les jeux de hasard nous ramène au commentaire de Reclus sur certains aveuglements économiques qu'il vit se répandre aux États-Unis vers le milieu du XIX^e siècle : « L'Américain, notait-il, est sans cesse aux aguets des événements, attendant que la fortune passe pour lui sauter en croupe et se faire emporter vers le pays d'Eldorado. » Il y a une sorte de logique perverse (pathologique) dans le pari du maire. Année après année, nous parions contre le désastre inévitable – et nous perdons. Peut-être qu'à force de parier sur (et dans) les casinos, nous finirons par gagner.

Pour beaucoup de gens, en vérité pour la plupart, le monde est un jeu de hasard. En conséquence, la catastrophe apparaît comme « tombée du ciel ». Elle semble être quelque chose de... catastrophique ! La raison en est que les règles du jeu demeurent soigneusement cachées. Elles sont intentionnellement camouflées, dans un dessein que nous appelons idéologie sociale, et un dessein plus profond que nous nommons l'imaginaire social. Cependant, avec un peu d'effort, nous pouvons saisir la nature de ces desseins et le caractère des règles du jeu. La catastrophe apparaîtra alors un peu moins catastrophique en un sens, elle ne sera pas un désastre accablant apparemment

venu de nulle part. Elle sera plutôt une catastrophe au sens étymologique du mot. «Catastrophe» vient du mot grec signifiant «renversement». Elle renverse ainsi ce qui a été construit et elle est plus ou moins «catastrophique» selon la nature des structures qui ont été édifiées. De sorte que, pour comprendre le contexte d'une catastrophe, nous devons comprendre les structures de domination qui ont créé les conditions de la catastrophe.

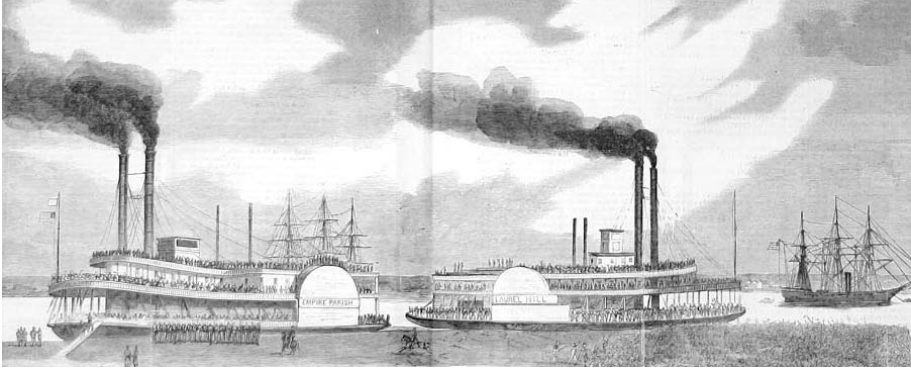
La question urbaine

Reclus offre ici une importante contribution. En réfléchissant aux problèmes de la cité, il conclut que ce qu'il appelait «la question urbaine» est inséparable de la «question sociale» plus fondamentale. Cette question, selon la théorie anarchiste classique, concerne la nature de la domination sociale actuellement instituée, et des possibilités de créer une société libre, juste, écologique pour remplacer ce système. Si nous appliquons cette analyse à la question présente, nous voyons que la vraie nature du désastre causé à la Nouvelle-Orléans par l'ouragan Katrina ne peut être comprise que si on la met en relation avec le développement sous-jacent des conditions sociales à long terme. Nous découvrirons que le désastre reflète de manière très spécifique les interactions des formes majeures de domination, analysées en grand détail par Reclus, spécialement dans le chef-d'œuvre de géographie sociale qu'est *L'Homme et la Terre*, mais aussi dans tous ses écrits.

Il se réfère particulièrement à trois formes de domination. La première est le fait de l'État. Reclus accuse l'appareil d'État et sa bureaucratie d'être désespérément inefficients, d'aggraver les problèmes qu'ils prétendent résoudre, et d'opprimer les gens par des actes arbitraires et abusifs. La seconde forme typique de domination est le racisme. Sur ce point, Reclus fait exception parmi les théoriciens classiques, car il comprend le racisme comme une forme majeure de domination – ce qui tient pour une bonne part à ses propres expériences en Louisiane. Et la troisième forme, c'est le capitalisme. Quoique Reclus ait mené une critique cinglante de l'État, du racisme, du patriarcat et d'autres formes de domination, il a pris soin d'identifier le capital comme forme dominante dans la période moderne.

Bien que je ne puisse qu'esquisser les grandes lignes d'une analyse dans cette brève communication, le désastre de l'ouragan Katrina reflète très clairement la dialectique entre ces formes de domination. L'aspect le plus évident a été l'inefficacité bureaucratique la plus flagrante aux divers niveaux de gouvernement et des agences traditionnelles d'assistance telles que la Croix-Rouge, en plus de la répression policière. Le racisme systématique, qui se traduit par le plus grand impact du désastre sur la communauté noire, a été à peine moins voyant : la lenteur scandaleuse de l'acheminement des premiers secours ; le niveau d'assistance accordée, comparativement faible ; les longs délais de rétablissement des services de base ; et le blocage des membres de la communauté pour les empêcher de revenir dans leurs quartiers.

Moins en surface, mais encore plus déterminants, il y a les effets qui résultent des priorités du capital. Nous voyons à la Nouvelle-Orléans une absence d'investissement dans les infrastructures sociales (et écologico-sociales) tout à fait conforme au point de vue capitaliste sur les «services» à forte intensité de main-d'œuvre, non qualifiée, comme le tourisme, l'alimentation et la boisson, les divertissements et le jeu. La plus grande région du sud-est de la Louisiane, qui vit non seulement du tourisme mais



d'une industrie pétrochimique et extractive fortement polluante, socialement nuisible, doit être considérée comme un secteur semi-périphérique, une sphère de plus grande exploitation par rapport à l'investissement, à l'intérieur de l'économie nationale, qui fait partie du noyau central de l'économie mondiale. En outre, les clichés racistes sur le développement urbain ont eu pour effet une concentration extrême de la richesse individuelle hors des limites de la ville et ont renforcé la ségrégation à l'intérieur de celle-ci, de sorte que le cœur de la cité et les quartiers les plus pauvres deviennent de moins en moins intéressants pour le pouvoir économique et politique, et donc socialement superflus. C'est du moins ainsi que les choses doivent nécessairement apparaître dans la perspective systématiquement déformée du système dominant. Bien sûr, ce système ne saisit pas le lien organique qui existe entre les phénomènes sociaux et écologiques. Occasionnellement, cependant, un événement tel qu'un désastre majeur offre quelques nouveaux indices qui montrent que les choses sont liées.

J'aimerais élaborer quelque peu un aspect de cette analyse, non parce qu'il est plus important que les autres dimensions, mais parce qu'il est apparu sous un jour si évident et si scandaleux. Le désastre de Katrina est une étude de cas sur l'applicabilité de l'observation de Reclus selon lequel la bureaucratie procède « en gênant de toute manière l'initiative individuelle et même en l'empêchant de naître, puis en retardant, en arrêtant, en immobilisant les travaux qui lui sont confiés ».

Aide publique, aide privée

Les médias du monde entier ont commenté l'ineptie choquante du gouvernement américain dans l'aide aux victimes du désastre (je l'ai d'abord lu dans un éditorial cinglant du *Times of India*). L'énorme écart entre le génie d'une puissance impériale pour détruire la vie et son aptitude à la sauver est tristement évident. Tandis qu'en Irak elle peut en quelques minutes faire appel à des bombardiers de précision pour détruire une maison suspectée d'abriter des combattants ennemis (souvent en détruisant du même coup une grande partie du voisinage et beaucoup de voisins), elle fut pendant des journées sans fin incapable de secourir des survivants de la tempête qui suppliaient d'être aidés – comme on le vit de manière répétée sur les écrans des télévisions. On a pu voir de par le monde des images télévisées de personnes isolées sur les toits de leurs maisons avec des panneaux portant des inscriptions déchirantes : « S'il vous plaît, aidez-nous », « Sans nourriture ni eau depuis trois jours », « Diabétique – Besoin de médicaments ».

Les grandes bureaucraties privées – l'Establishment caritatif – ne semblaient pas plus compétentes que les publiques. La Croix-Rouge, qui avait recueilli près d'un milliard de dollars dans les premières semaines après le désastre, était remarquée pour son absence dans les lieux de plus grande nécessité, y compris la Nouvelle-

Orléans. J'ai vu un grand nombre de volontaires de la Croix-Rouge dans les aéroports en direction de ma ville, mais peu, voire aucun, quand je m'y suis retrouvé. Les résidents de la côte du golfe du Mississippi, terriblement dévastée, disent avoir fait la même expérience. On peut présumer que beaucoup de volontaires de la Croix-Rouge se sont retrouvés dans les banlieues ou les villes où les évacués avaient été placés, mais on n'en voyait pas à la Nouvelle-Orléans.

Pendant longtemps il y eut très peu d'aide de quelque nature que ce soit dans certaines des zones les plus dévastées, qui le plus souvent étaient celles des communautés noires ou pauvres. L'administration de la ville non seulement ne donna aucun signe officiel de reconnaissance ni assistance aux efforts d'entraide des citoyens et de la coopération venue de la base, mais s'engagea au contraire dans une opposition active. Les citoyens qui tentaient d'entrer dans la ville ou d'y retourner étaient rejetés hors des murs. À un moment donné, j'ai amené un volontaire blessé vers un hôpital hors des limites de l'agglomération (car il n'y en avait aucun d'ouvert à l'intérieur) et l'on m'a dit que si je partais, je ne pourrais pas rentrer. Le même problème surgit quand on s'absentait de la ville pour chercher des fournitures. Pendant d'interminables semaines, il fut souvent nécessaire d'essayer divers itinéraires pour rentrer dans la cité avant de trouver la police ou des Gardes nationaux assez flexibles pour permettre aux volontaires de traverser les barrages.

Interdire aux citoyens leurs maisons et leurs quartiers pendant plus d'un mois ne fit qu'ajouter à la dévastation initiale de l'ouragan. Une destruction supplémentaire et inutile des maisons et des biens eut lieu durant l'ouragan Rita, le second à frapper la ville, car l'eau de pluie traversa les toits endommagés, le vent causa de nouveaux dégâts, la moisissure continua à se développer dans les maisons sinistrées par l'eau, et de nouveaux pillages eurent lieu dans quelques endroits. S'il n'y avait pas eu une sécheresse de six semaines après l'ouragan Katrina (à l'exception d'un jour de grosse pluie venant de Rita), la destruction aurait certainement été incroyablement plus importante.

Durant la crise, l'État fit des ravages; non seulement il exclut les citoyens de la ville et faillit dans son aide aux victimes de la tempête, mais il persécuta énergiquement ceux des citoyens qui s'efforçaient de sauver et de reconstruire leurs communautés. Dans son important chapitre de *L'Homme et la Terre* sur l'État moderne, Reclus note que « le pouvoir s'exerce d'une façon encore plus absolue chez les petits fonctionnaires que chez les personnages d'imposante situation. Ceux-ci sont par leur importance même astreints à un certain décorum. [...] Le grossier peut s'épanouir librement dans toute sa grossièreté, le violent frapper à son aise, le cruel s'amuser longuement à torturer ». Ces marques si typiques de ceux qui nous gouvernent furent amplement affichées durant le désastre de l'ouragan.

Par exemple, tant la police locale que celle extérieure à l'État harcela la meneuse de la communauté du 7^e Ward, Mama D., parce qu'elle demeurait dans le quartier qui avait reçu un ordre d'évacuation, où elle faisait fonctionner un projet communautaire autonome d'entraide. Elle fut insultée, accusée d'être une prostituée et menacée d'arrestation. Jeffrey Homes et Andrea Garland ont un immeuble sur la rue principale qui traverse le quartier de Bywater. Le rez-de-chaussée, inondé par l'ouragan, était une galerie d'art et un centre pour des activités de quartier. Jeffrey et Andrea prirent les œuvres d'art de la galerie et créèrent une « Exposition d'Art Toxique », avec des œuvres d'art endommagées et des slogans politiques, sur le « terrain neutre »

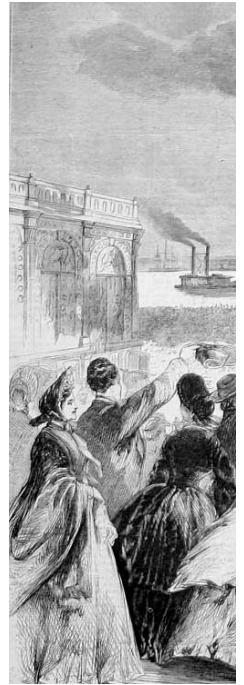
(expression locale qui désigne le terre-plein central) devant leur maison. L'exposition fut vandalisée par les militaires qui patrouillaient les lieux et plus tard enlevée par les autorités. Plus tard encore, la police fit une rafle dans la maison et arrêta Jeffrey pour «trouble à l'ordre public» – accusation absurde, voire ridicule, étant donné qu'il fut arrêté dans sa propre maison durant la nuit et qu'aucun de ses voisins immédiats n'était encore revenu après la tempête. Comble de l'ironie, une interview de Jeffrey fut diffusée le lendemain matin à 9 heures sur les ondes de la radio publique nationale, sans mentionner qu'il avait été arrêté dans les premières heures de ce même jour.

Il y a quelques jours, trois jeunes gens travaillant chez Mama D., Wahid, Sandy et le fils de Mama D., Ortegas, se rendirent à un parking où Ortegas avait garé sa voiture sur un terrain élevé avant l'ouragan pour éviter l'inondation. Il dit que lorsqu'il y était retourné il avait vu que les voitures garées là avaient été pillées par des vandales. Wahid, qui était venu avec le groupe des «Défenseurs de la Ferme Familiale» du Wisconsin, décida de prendre des photos du site pour les inclure dans l'article qu'il était en train d'écrire. En arrivant, les trois furent confrontés à la police qui les plaqua au sol, accusa Ortegas d'être un pillard qui revenait pour piller encore, lui donna un coup de pied sur le flanc, pointa des fusils sur les têtes des trois, les insulta puis les arrêta pour intrusion illégale. Les trois garçons durent passer le reste du jour et toute la nuit dans une prison extérieure improvisée dans une station de bus et dormir – ou tenter de dormir – sur le trottoir. Le lendemain, on leur signifia qu'ils devaient plaider coupables ou être immédiatement emmenés à la prison d'État cent miles plus loin.

Des histoires semblables de comportement abusif de la police et d'arrestations sans cause sont communes. Récemment, un cameraman filma un policier frappant à plusieurs reprises sur la tête un vieillard (un enseignant afro-américain retraité) puis assaillant un autre cameraman qui filmait cet abus. Le crime supposé de la victime, qui n'avait opposé aucune résistance, était celui d'ivresse publique, alors qu'il affirmait être simplement en train d'aller au bar pour acheter des cigarettes et n'avoir pas bu d'alcool depuis 25 ans.

L'entraide

Jusqu'à présent je me suis attardé principalement sur les aspects négatifs – ce qu'on pourrait appeler le côté désastreux du désastre. Cependant, j'aimerais conclure en quelques mots sur le côté positif de cette expérience: les réalisations extraordinaires et inspiratrices des volontaires locaux et extérieurs; la réémergence et la floraison de la communauté populaire; et la création d'un espoir en un avenir meilleur et qualitativement différent. Les semaines que j'ai vécues à la Nouvelle-Orléans depuis l'ouragan ont sans aucun doute été une des périodes les plus gratifiantes de ma vie. Rarement ai-je éprouvé autant de reconnaissance à l'égard de la bonté des gens, de leur aptitude à



exprimer de l'amour et de la compassion pour les autres, et de leur capacité de créer une communauté spontanée.

Ce désastre a démontré abondamment la puissance de la coopération volontaire et de l'entraide fondée sur l'amour et la solidarité que Reclus développait avec tant d'éloquence : « L'entraide, disait-il, est le principal agent du progrès de l'homme. ». Selon lui, la pratique de l'entraide commencerait entre de petits groupes d'amis – des groupes affinitaires, en fait – et s'étendrait à des communautés de plus en plus vastes, transformant finalement la société dans son ensemble. « Fondons en nous-mêmes et autour de nous de petites républiques. Graduellement ces groupes isolés se rapprocheront comme des cristaux épars et formeront la grande République. » Ailleurs il dit que l'anarchiste doit « travailler à se dégager personnellement de toutes les idées préconçues ou imposées, et grouper peu à peu autour de soi des amis vivant et agissant de la même façon. C'est de proche en proche, par petites sociétés aimantes et intelligentes, que se constituera la grande société fraternelle. »

« L'anarchie », pour Reclus, signifie bien plus que sa définition négative d'anti-étatisme, d'opposition à la coercition et de rébellion contre l'autorité arbitraire. Elle est par-dessus tout une pratique positive de transformation sociale et de régénération sociale fondée sur une entraide sans domination et sur la coopération. De plus, elle se réfère non seulement à la libre société coopérative de l'avenir, mais à chaque aspect de cette société qui peut être réalisé « ici et maintenant. » Reclus explique que « la société anarchique est déjà depuis longtemps en pleine croissance. Elle monte partout où la pensée libre se dégage de la lettre du dogme, partout où le génie du chercheur ignore les vieilles formules, où la volonté humaine se manifeste en actions indépendantes, partout où les hommes sincères, rebelles à toute discipline imposée, s'unissent de leur plein gré pour s'instruire mutuellement et reconquérir ensemble, sans maître, leur part à la vie et à la satisfaction intégrale de leurs besoins. »

J'ai rencontré à la Nouvelle-Orléans beaucoup d'esprit de coopération volontaire et de souci des besoins réels des gens (en résumé, l'esprit du don), au cours du mois passé. La forme qui a le plus inspiré ce rétablissement après le désastre a été cet effort populaire, coopératif, pour pratiquer l'entraide. Une vaste gamme d'organisations locales et extérieures ont été à l'œuvre dans l'effort de restauration. Citons la Rainbow Family, les volontaires de Food Not Bombs provenant de plusieurs États, le Common Ground Collective d'Algiers, le collectif du quartier Bywater, la Soul Patrol du quartier du 7^e Ward, les Défenseurs de la Ferme familiale du Wisconsin, le Pagan Cluster, et des groupes d'étudiants de Prescott College dans l'Arizona, Appalachian State en Caroline du nord et d'autres collèges et universités. Des volontaires individuels sont venus de tous les États-Unis, du Canada et d'ailleurs, se connectant souvent à des groupes de communautés locales ou à des groupes de volontaires extérieurs à l'État et qui



travaillent avec les groupes locaux. J'ai ressenti une grande satisfaction quand un jeune volontaire d'un État lointain m'a dit explicitement : « Nous sommes venus ici pour pratiquer l'entraide. » L'Idée est encore bien vivante !

Dès la première semaine de mon retour, j'ai travaillé avec le collectif du quartier de Bywater, animé par le projet Common Ground du quartier d'Algiers. Mon ami Leenie Halbert mit sa maison à la disposition du groupe, qui se consacra à la préparation et à la distribution de nourriture aux résidents qui demeuraient dans la cité. Une douzaine environ de volontaires y demeurèrent ou campèrent à proximité et beaucoup d'autres y passèrent pour aider. Le groupe Food Not Bombs de Nouvelle-Angleterre rejoignit le projet, avec beaucoup d'autres volontaires locaux ou extérieurs, y compris beaucoup d'anarchistes. Un reporter du quotidien new-yorkais *Newsday* fit un article sur le groupe, décrivant sa première rencontre avec des « anarchistes communautaires ». La maison de Leenie est devenue le centre d'une activité sociale et l'espoir d'un quartier et d'une ville largement désertés. Les distributions de nourriture remontèrent le moral de beaucoup et furent essentielles à d'autres qui étaient isolés, comme ce vieil homme qui n'avait pas entendu parler de l'ouragan et de l'inondation plusieurs semaines après les événements.

Après une interruption de plusieurs jours pour attendre le second ouragan et protéger ma maison de l'eau qui aurait pu couler à travers son toit sérieusement endommagé, je rejoignis la meneuse de la communauté, Mama D. et la Soul Patrol dans le quartier du 7^e Ward. Mama D. a mené une croisade pour ramener les citoyens dans leurs quartiers – à la fois pour protéger leurs maisons de dommages supplémentaires, et contre les urbanistes et constructeurs qui aimeraient transformer le caractère ethnique, économique et culturel de la ville en excluant beaucoup de ses citoyens. Quelques-uns des anarchistes quittèrent Mama D. en raison de sa conception prétendument hiérarchique (quiconque perd du temps ou viole les strictes normes de propreté culinaire de Mama D. est temporairement mis à l'écart la première fois et banni du quartier ensuite avec force insultes stridentes la seconde fois – comme elle dit : « deux coups et tu es mis dehors »).

Mais la plupart demeurèrent et s'attelèrent au boulot avec un groupe toujours plus grand de volontaires, notamment les jeunes Défenseurs de la Ferme familiale, du Wisconsin rural. Après une semaine d'efforts ardues, l'environnement immédiat avait été nettoyé des décombres, des pancartes « bienvenue à la maison » avaient été accrochées, et les volontaires avaient commencé à aider les résidents de retour à nettoyer l'intérieur de leurs maisons. Il y avait aussi une distribution de nourriture continue et des équipes mobiles chargées de tâches telles que l'installation de bâches sur les toits, la coupe et l'enlèvement des arbres et des branches abattus, et le nettoyage des débris. La maison de Mama D. est aussi devenue un centre d'activité sociale, avec un flux constant de voisins s'arrêtant pour la nourriture et d'autres fournitures, des visiteurs d'autres quartiers, des journalistes de divers États et pays et des documentaristes, ainsi que beaucoup d'autres.

J'ai eu un jour le privilège de conduire Mama D. à un conseil municipal qui se tenait à l'aéroport international Louis Armstrong, situé de manière révélatrice très loin dans les faubourgs, à environ 15 miles de la ville. Elle fit un vigoureux discours de quinze minutes au Conseil sur la politique désastreuse excluant les citoyens de leurs quartiers et sur l'attaque des citoyens pauvres et noirs qui était implicite dans cette politique. Le conseil écouta poliment, à l'exception d'une élue du Parti démocrate

notoirement réactionnaire. On peut certes se demander quel écho ses paroles éloquents auront sur les élus, mais elles continueront certainement à se répercuter à travers les quartiers.

Comme on pouvait peut-être le prédire, l'unique journal local déforma tout ce qu'elle avait dit dans le compte rendu de la réunion. Ainsi que je l'ai écrit dans une lettre qui, à ce jour, n'a pas été publiée, « il est vrai que [Mama D.] a déploré le fait que « les noirs vigoureux » n'aient pas été autorisés à retourner dans leur communauté en un temps de nécessité. Cependant, il est absolument faux qu'elle ait été « effarée » que des ouvriers immigrants soient amenés pour travailler au nettoyage. En réalité [elle] exprima son indignation morale sur le fait que beaucoup de ces ouvriers étaient sous-payés et ne recevaient aucune nourriture, aucune eau ni aucun vaccin pendant qu'ils étaient à l'œuvre ».

La bataille entre la vérité et la distorsion continue, comme le combat entre la liberté et l'oppression. Des volontaires ont créé deux petites stations de radio communautaires pour changer un peu l'équilibre. Peut-être le temps viendra-t-il où nous créerons enfin les moyens de communication que nos communautés méritent – dans ce cas comme dans d'autres, il est toujours bon d'assister aux commencements.

Que pouvons-nous conclure de ces réflexions ? La philosophie de la vie de Reclus était fondée sur un amour profond de l'humanité et de la nature, et sur une foi profonde dans l'idée que la communauté humaine et la nature peuvent être régénérées et libérées par la transformation personnelle et en petits groupes, basée sur la pratique de l'entraide et de la coopération sociale. Quoique le désastre de l'ouragan Katrina ait démontré l'irrationalité du système de domination que Reclus a analysé de façon si subtile, il a aussi, à travers l'entraide et les communautés de base qui ont émergé « au milieu de la crise », offert des preuves convaincantes de la viabilité de sa vision d'une société future fondée sur l'amour, la justice et la liberté.

Si nous devons continuer dans l'esprit de Reclus, nos conclusions seront exposées non seulement dans les idées auxquelles nous tenons, mais dans les sentiments dont nous faisons l'expérience et les vies que nous vivons.

John Clark
(traduction : Ronald Creagh)

La version anglaise de cette lettre est parue dans le numéro de mars 2006 de la revue *Capitalism Nature Socialism* et peut être consultée sur le site <http://raforum.apinc.org/>

Illustration : *Scene on the levee at New Orleans on the departure of the rebel prisoners, February 20, 1863.*

一個無產者生活的故事

種一第書叢小記傳社平

譯金巴

著底宰凡

C.I.R.A.
11694



Bartolomeo Vanzetti, *Une vie de prolétaire*, traduit par Pa Kin ; Shanghai, 1938. Premier volume de la petite collection de biographies de la société Égalité. Dessin de Frank Ellis.